



HAL
open science

Fonctionnement socio-cognitif et pathologie sociale

Odile Camus

► **To cite this version:**

Odile Camus. Fonctionnement socio-cognitif et pathologie sociale : Éléments de réflexion sur le "sujet" de la psychologie sociale expérimentale. Journée d'étude inter-laboratoires Culture, Travail et Psychopathologie, Université de Lille III, Mar 2004, Lille, France. hal-02532267

HAL Id: hal-02532267

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02532267>

Submitted on 4 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Fonctionnement socio-cognitif et pathologie sociale
(éléments pour une réflexion critique sur le "sujet" de la psychologie sociale
expérimentale)***

Introduction

➤ Pathologie sociale

Les sociétés occidentales modernes, caractérisées par la démocratie libérale, génèrent-elles de la pathologie ? – en tout cas : sont dans un processus pathologique (p.15)

C'est en tout cas en référence à la pathologie qu'Enriquez & Haroche (*op.cit.*) analysent la "face obscure des démocraties modernes". Appui notamment sur l'anomie, perspective de sociologie et psychosociologie. Anomie référée à l'absence de conscience collective. Situation d'anomie = de crise, marquant éventuellement la fin d'une civilisation, un tournant de l'histoire – une "rupture épistémique" – le pb étant que la présente civilisation détient le pouvoir de ne rien laisser derrière elle.

Approche complémentaire dans un autre ouvrage récent : Dufour 2003, philosophe avec de nombreuses références à la psychanalyse, notamment lacanienne : la post-modernité se caractériserait par le déclin du Grand Sujet : "il n'y a plus d'Autre au sens de l'Autre symbolique" (p.70) : "disparition de l'instance qui, dans le sujet, lui dit : "Tu n'as pas le droit de..." (p.127) ; l'homme est seul – mais ne s'est pas donné les moyens de construire l'autonomie : "Nous nous retrouvons dans un espace ni "autonome, ni critique, ni même névrotique, mais dans un espace anémique sans repère et sans limite où tout s'inverse, c'est-à-dire un espace où tous les individus ne deviennent pas nécessairement psychotiques, mais où les sollicitations pour le devenir abondent" (p.71).

➤ Sujet

Enriquez & Haroche relèvent le "déclin paradoxal du sujet dans les formes d'un individualisme extrême" (p.8).

Concept de sujet précisé chez Dufour : notamment le sujet critique kantien, le sujet de la raison pure ; parle d'un "déficit de la raison pure (la faculté de juger *a priori* de ce qui est vrai ou faux, voire bien ou mal)" (p.10). Sujet au sens philosophique : le sujet kantien, ou le sujet freudien, comme "formes construites par l'entendement pour se fixer pendant un temps donné comme une disposition transcendantale dépassant la multiplicité des sensations, des sentiments et des expériences possibles" (p.10sq.).

- ce qui structure l'expérience, ce qui donne du sens. Et nous vivons dans la "désymbolisation", qui génère "un sujet précaire, a-critique et psychotisant (...) – j'entends par "psychotisant" un sujet ouvert à toutes les fluctuations identitaires et, par voie de conséquence, prêts à tous les branchements marchands" (p.24sq.)

➤ Fonctionnement socio-cognitif

Examen des connaissances élaborées en psychologie sociale, sur le fonctionnement socio-cognitif : aucune réf ni au sujet, ni à la pathologie ; et pourtant, dans une certaine lecture (ce qui suppose de dépasser les frontières liées à la spécialisation scientifique) : le fonctionnement socio-cognitif, tel qu'il apparaît en psychologie sociale expérimentale, ne témoigne-t-il pas d'une déstructuration du sujet ?

Cognition sociale (perspective radicale) : ajustement structures cognitives-structures sociales. Ce que nous savons : l'homme a une forte propension à se soumettre aux pouvoirs (autorités, majorités...) ; ses conduites sont dans une large mesure le produit de pressions sociales, et non de ses convictions (*a fortiori*) de ses valeurs ; sa "conscience", sa "raison", pour ne rien dire de son "libre-arbitre", n'interviennent qu'accidentellement dans cette détermination ; ses

attitudes se construisent pour l'essentiel conformément à ce que sa position sociale et les rôles qui en découlent font attendre...

I. Cognitions et comportements

IA. Les mécanismes socio-cognitifs de l'asservissement

Domaine de recherche relatif à la reproduction idéologique, et en particulier : la rationalisation ; initié par Beauvois & Joule 1981, et amplement développé depuis ; (domaine dans lequel la déstructuration du sujet apparaît le plus nettement, mais l'ensemble de la psychologie sociale expérimentale ou quasi est concernée) Après 20 de recherche : la perspective paraît empiriquement fondée et rationnellement cohérente.

I.A.1. La rationalisation

Paradigme issu d'une articulation entre théorie de la dissonance (Festinger) et engagement (Kiesler), avec cadre interprétatif "radical". Paradigme de la "soumission forcée" : sujets amenés à faire, suite à une requête de l'expérimentateur, qqe chose qu'ils n'auraient pas fait spontanément (parce que contraire à leurs valeurs, leurs attitudes, leurs motivations : manger des sauterelles grillées, recopier des pages de l'annuaire, se priver de tabac pendant 3 jours, ou écrire un argumentaire en faveur d'une augmentation des droits d'inscription à l'université). Or, à l'issue de l'acceptation (car réalisation de l'acte non nécessaire – sinon, interprétation possible en termes d'autopersuasion – auquel cas : processus "rationnel") de la requête, on observe modification de l'attitude dans le sens de l'acte demandé.

Une condition est nécessaire pour obtenir cet effet de rationalisation : assortir la requête d'une "déclaration de liberté".

Ces effets ont été reproduits maintes fois ; probablement l'effet le plus stable de tout ce qu'on a pu montrer expérimentalement en psychologie sociale.

En fait : s'inscrit dans une perspective behavioriste : les comportements sont déterminés de l'extérieur du sujet, et les cognitions se construisent *a posteriori* en s'ajustant aux comportements. Opposé à vision commune des déterminismes des conduites ("psychologie quotidienne"), qui voudrait que les causes des conduites soient internes (dispositions : personnalité, motivation, attitudes...) Différence d'avec le behaviorisme originel : intégration de l'"intérieurité" du sujet – effet rétroactif du comportement sur le sujet. Bref : quelque chose de l'ordre de la construction subjective serait automatiquement produit par des déterminations situationnelles.

I.A.2. Soumission et exercice du pouvoir

Notons que % de refus très faible, et idem que l'on ait ou non formulé la déclaration de liberté. Forte propension à obéir – à la soumission. C'est-à-dire : l'habitude à ne pas mobiliser spontanément le registre des attitudes et des valeurs pour ce qui est de la décision comportementale (Beauvois 1994 p.149).

Or, cette dissociation entre registre des "cognitions" et registre comportemental = caractéristique de l'état agentique décrit par Milgram (1974) : En état agentique, le "mécanisme d'appréciation" (par lequel le sujet évalue ses actes) disparaît : "N'étant pas issue de ses propres motivations, l'action ne se réfléchit plus sur son image personnelle et par conséquent, sa conception ne saurait lui être imputée. Il arrive fréquemment que l'individu se rende compte que ce qui est exigé de lui entre en contradiction totale avec ce qu'il souhaiterait faire. Même lorsqu'il accomplit l'action, il ne voit pas de rapport entre elle et lui." (p.183sq.)

Finalement, les gens se comportent de la même façon en régime libéral qu'en régime autocratique ; à ceci près qu'ils ont le sentiment d'être libres. Ce pourquoi un exercice libéral du pouvoir paraît plus légitime qu'un exercice autocratique (comme dans l'expé de Milgram) :

il conduit à une attribution de valeur, *a posteriori*, aux conduites extorquées. Reconstruction *a posteriori* du lien entre cognitions et comportements.

I.A.3. Signification versus détermination du comportement

Comment expliquer, d'un point de vue socio-cognitif, ce mécanisme ? La construction de ce lien cognitions-comportements repose sur de l'idéologie, en l'occurrence l'idéologie libérale. L'un des piliers de cette idéologie est la "psychologie quotidienne", qui s'appuie notamment sur la "personnalité" – le registre personnologique = le registre d'explications des conduites que nous actualisons le plus facilement. (c'est ici que se fait le lien avec autre domaine de la psychologie sociale : attributions, norme d'intériorité).

Cette "psychologie libérale" (Beauvois 1994:19) incite à confondre les déterminations des comportements, et leurs significations. Or, les déterminations relèvent d'un registre spécifique de connaissance : la connaissance scientifique ; tandis que les significations relèvent d'une "production sociale de connaissance" (p.33) : registre idéologique de la connaissance : "La signification du comportement s'ancre ainsi dans ces théories partagées que nous prenons volontiers comme donnant des déterminations mais qui de fait proposent surtout des justifications, des voies possibles de rationalisation, bref de quoi construire la signification ou la valeur d'un comportement." (p.31)

I.A.4. L'individualisme libéral

Le pouvoir libéral est donc légitimé par une idéologie ; au cœur de cette idéologie, un certain modèle humain : la "nature psychologique", qui fournit justement les significations des comportements. p.100-101 (sur transparent).

- aucun travail de "construction subjective" n'est donc impliqué là-dedans. (N'y a-t-il pas finalement délégation de la fonction symbolique ?) Résultat : évidemment, de l'uniformité psychologique.

I.A.5. Les conduites scriptées

Ces mécanismes ne fonctionneraient pas si bien, systématiquement, si la plupart de nos conduites n'étaient scriptées : "nos conduites, bien souvent, se déroulent sans qu'on ait vraiment à décider de la façon dont nous devons nous comporter." (Beauvois 1994:145) ; bref : elles ne sont pas précédées d'une prise de décision. Avantage considérable : se laisser gérer par un script permet de rester dans un "état de basse tension cognitive" (p.147) – ce qui permet, par exemple pour effectuer les activités routinières, de penser à autre chose – ou de regarder la TV.

Or, il n'y a pas que les conduites routinières qui sont gérées par des scripts. Nos réponses aux requêtes d'autrui semblent pareillement gérées. Il existerait notamment un "script de l'obéissance" (Channouf). Déclaration de liberté : ne modifie nullement le déroulement du script.

Et le déroulement d'une activité scriptée ne mobilise pas le registre des attitudes et des valeurs – bref : cognitif. – alors même que celui-ci s'en trouve affecté (rationalisation).

I.B. Limites de l'approche psycho-sociale fondamentale

I.B.1. Le statut du sujet

➤ Un sujet de masse

Dans le domaine de la cognition sociale, on ne parle ni de sujet (autre que : expérimental), ni de pathologie.

Parler de "sujet" suppose peut-être de postuler de l'autodétermination, laquelle, dans la perspective développée (conforme au behaviorisme), n'existe pas. Le sujet ici, c'est finalement

l'homme de masse. Mais évoquer les "masses", c'est s'inscrire plutôt dans une perspective socio-politique, absente en tant que telle dans la perspective citée – spécialisation oblige.

Anders : l'homme moderne est un "ermite de masse" (dénonçant les manipulations de masse rendues notamment possible par l'avènement de l'ère mass-médiatique, en même temps que restent garantis "en apparence la liberté de la personne et les droits de l'individu" (119sq.).
Finalement : l'homme totalitaire décrit par ex. par Arendt.

Donc finalement, caractéristique des sociétés modernes : les déterminismes qui transforment un sujet en homme de masse n'ont pas besoin de la présence physique de la masse pour agir (rôle notamment des mass-médias).

➤ pathologie et normalité

Parler de "pathologie" suppose un appui pour définir la normalité. Dans ce courant de recherche, il est en tout cas question de l'"inadaptation" – exclusion, etc... Les personnes inadaptées sont en fait des "externes" : n'ont pas intériorisé le mode explicatif conforme. Travail social notamment : un travail d'internalisation, c'est-à-dire finalement de conformisation (mettre la personne en conformité avec les exigences de son environnement social). Traiter l'inadaptation en termes de pathologie, ce serait finalement doter l'idéologie libérale d'un statut de nécessité naturelle – donc s'inscrire dans celle-ci.

Un autre point de départ possible, indépendant de l'adaptation, serait, pour circonscrire normalité et pathologie, de partir d'un certain modèle de fonctionnement cognitif. Le problème, c'est que dans la perspective développée, toute cognition est sociale. Traiter comme normal vs pathologique certains types de fonctionnement, c'est alors inévitablement naturaliser, là encore. En tout cas, la "rationalité" n'est pas un mode de fonctionnement "normal", l'homme n'étant pas "naturellement" un être rationnel (il fonctionne sur ce registre dans certaines conditions particulières).

➤ Considérations éthiques

Peut-on porter un jugement de valeur sur l'homme produit par les sociétés libérales ? autre registre que celui de la science (et Beauvois les dichotomise très rigoureusement). Beauvois se prononce comme suit sur la question : "(...)si je ne suis plus sûr d'aimer beaucoup les démocraties libérales (...), je n'ai aucune raison valable, ni surtout aucun critère efficace, pour affirmer que ce qu'elles produisent comme processus de pensée et comme connaissance a plus ou moins de valeur que ce qui se produit ou même pourrait se produire ailleurs." (1994:15)

En même temps, position humaniste : finalement, c'est être homme qu'être ainsi. Cf. citation donnée en exergue : photocop.

Cela dit, le fait de traiter la pensée que l'homme peut avoir sur lui-même, la signif de ces comportements, comme relevant du registre idéologique, donc mettant en cause des stéréotypes, des schémas de pensée pré-construits... bref : le fait de référer toutes les productions introspectives à ce registre là me semble problématique.

De manière générale, un objet à propos duquel il y a quantité de matière discursive en circulation, sans pour autant susciter du débat (confrontation de discours antagonistes) = un objet à propos duquel on cesse de penser (je veux dire : en convoquant des processus cognitifs contrôlés). L'objet en question ici, c'est l'homme, le sujet psychologique. Or, jusqu'où le sujet psychologique peut-il se construire sans se penser ?

Bref : est-ce que la "structure psychique", ça existe, dans la perspective socio-cognitive ? en fait, n'est-elle pas implicitement considérée comme donnée de nature, ce qui serait paradoxal ?

I.B.2. Une approche naturaliste de la cognition sociale ?

Mécanismes socio-cognitifs décrits : statut peu clair entre culture et nécessité.

Pas d'ambiguïté pour ce qui est des contenus idéologiques (le "modèle humain") légitimant les rapports de pouvoir ; et c'est ce qui justifie la caractérisation sociale de la cognition. Mais le mode de détermination du comportement, soit : le schéma behavioriste lui-même, ainsi que la gestion automatique, scriptée, des conduites, est-elle aussi conçue comme produit d'un ajustement des structures cognitives aux structures sociales ?

Conception épiphénoméniste de la conscience, Piéron (1908) : la conscience "n'a pas d'efficacité". Joule & Beauvois (1998:194) : "A l'heure où les psychologues inventent des besoins d'autodétermination (...), à l'heure donc où ils participent avec enthousiasme à la construction de toute pièce d'un nouveau type humain : l'individu (supposé déterminé de façon interne), un certain nombre de théoriciens, dont nous sommes, insistent au contraire sur l'importance des déterminations externes de la conduite humaine". Or, ce type de détermination est-il "naturel" et nécessaire ? ou bien plutôt, conjoncturel ? i.e. : produit de certaines conditions, dont la nécessité n'est quant à elle pas interrogée ? (Cf. Camus 2003a, 231sq.)

Bref, je n'exclus pas que la pertinence de cette lecture behavioriste (le fait qu'elle rende effectivement compte de ce qui est) soit conjoncturelle.

Anecdote : échange avec un éminent confrère, à propos de la norme d'internalité ; statut, au regard de ce paradigme, d'une explication du comportement mettant en avant valeurs, principes éthiques. Ex. : je n'ai pas obtenu cette promotion parce que, par principe, je suis contre la compétition. Hésitations du confrère, puis : "ce n'est pas plausible". Fallait-il comprendre : dans le contexte libéral ? je n'en suis pas sûre – auquel cas il aurait vu précisément la pertinence de réfléchir à ce registre explicatif pour cerner les caractéristiques de l'idéologie libérale. Donc, il ne serait pas, en soi, simplement concevable, d'avancer ce type d'explication. – un individu affirmant que sa conduite est déterminée par ses valeurs n'est pas crédible, et s'il ne le sait pas, c'est qu'il est absolument naïf.

En fait, si l'on prend au sérieux la cognition sociale, on doit considérer que les significations que nous attribuons aux comportements, en même temps que l'indépendance entre signif, attribuée *a posteriori*, et détermination, sont le produit de l'internalisation d'une idéologie dont la fonction est la pérennisation de l'exercice du pouvoir. Il n'y a ici aucune implication de quelque invariant cognitif, quel qu'il soit – l' "avare cognitif", économe de ses ressources, n'est pas un modèle du fonctionnement cognitif "naturel", il est généré par un certain mode d'organisation sociale.

La difficulté, avec l'idéologie libérale, c'est que précisément elle prétend prendre appui sur "la nature humaine" (Cf. la pub comme propagande ? mais non, ne fait que jouer sur des "pulsions naturelles" : la jouissance sans frein, le fonctionnement suivant le seul principe de plaisir, ce serait notre nature – même s'il est nécessaire de fabriquer de nouveaux besoins) ; en fait, culture naturalisée (voir Camus 2002, et 2003a) ; une idéologie qui tient lieu, en toutes circonstances, de pensée – une épistémologie-idéologie (Camus, 2003b), *a fortiori* lorsqu'elle est hégémonique.

Or, dans quelle mesure la psychologie sociale expérimentale n'est-elle pas elle-même prise au piège de cette culture-nature ? – en admettant implicitement que l'homme qu'elle décrit est "normal", qu'il n'est pas en train de perdre son "humanité" ? suppose une structure pérenne, non déterminée quant à son existence par le contexte socio-historique : le sujet ; ce qui contredit les fondements mêmes de la perspective socio-cognitive.

Lecture plus cohérente : c'est dans le présent contexte socio-historique que la conscience est exclue des déterminismes, que les stéréotypes personnologiques, produits de l'idéologie

libérale, stéréotypes appliqués automatiquement, tiennent lieu de pensée réflexive. Et il n'y a pas là matière à de la structuration psychique.

Bref, le sujet de la psychologie sociale expérimentale est un sujet psychotique.

Manière plus directe de poser le problème : est-ce que "penser" ne se réduit pas à l'application automatique de stéréotypes ? – dans les routines quotidiennes, pourquoi pas ; mais dans des situations où un état de basse tension cognitive risquerait de témoigner du fait qu'une tension plus haute n'est tout simplement pas possible ?

II. Le traitement textuel

II.A. Automatismes et pseudo-compréhension

Phénomène récurrent en matière de traitement textuel : production inférentielle générant des contre-sens dont la nature et la régularité ne permettent pas de les considérer comme accidentels ou idiosyncrasiques (par exemple dans la compréhension d'un discours politique, Chabrol & Camus, 1994). C'est ainsi que la cohérence textuelle peut s'établir sur la base de contenus implicites, au statut socio-cognitif d'évidences, directement référables aux heuristiques propres au mode habituel de perception du monde (i.e. : EIL, voir Camus 2003b). L'issue en est à l'occasion une pseudo-compréhension, en particulier lorsque le discours traité comporte des éléments de contenu non directement assimilables par l'EIL, ce qui est notamment le cas dans la confrontation à une altérité non identifiée comme telle (par exemple : textes philosophiques anciens traitant de "la science"), ces situations étant les plus révélatrices de la contrainte cognitive qu'exerce l'EIL – car on pourrait attendre qu'elles génèrent de la "rupture de script", *via* impression immédiate d'incohérence : objet qui se donne comme inexplicable. [Autres situations étudiées, qui confortent la lecture des présentes données, comme quoi il est quasi impossible de générer de la rupture de script ; irréfutabilité des modèles explicatifs de l'EIL (voir Camus 2000 – Valencia) ; comme s'il était impossible de produire de la pensée hors de ce cadre socio-cognitif]

La construction de la cohérence textuelle semble donc fréquemment sous la dépendance principale de processus automatiques, y compris dans des situations requérant *a priori* une forte mobilisation cognitive (contrôle de connaissances à l'université).

II.A.1. Illustration : contre-sens dans la compréhension de textes philosophiques anciens en situation de contrôle de connaissances

(étudiants de psycho 1^o année)

➤ La représentation de "la science"

Ex1 : texte de Lucrèce (1^{er} s av JC), héritier d'Epicure : les "simulacres" (membranes atomiques qui se détachent des corps et frappent nos organes sensoriels (→ perception), et pénètrent notre esprit (→ images mentales). Des simulacres issus de différents corps peuvent aléatoirement se rencontrer et former des agrégats, d'où les "apparitions étranges", centaure par ex. Et les visions étranges qui peuplent notre sommeil : "Ne croyons pas que ce soient des âmes échappées de l'Achéron" [note explique que Fleuve des Enfers] → lecture récurrente : phrase lue à l'affirmative... D'où contre-sens : Lucrèce croit aux centaures, et théorie régulièrement qualifiée de surnaturelle, d'irrationnelle, reposant sur des superstitions ; et également d'abstraite.

En fait : toute connaissance éloignée des connaissances modernes, non-conforme à la science moderne, est automatiquement perçue comme telle (en même temps que : ce qui ressemble à ce que produit la science moderne est perçu comme "concret" et "rationnel").

Ex2 : texte d'Auguste Comte, exposant l' "état théologique" en tant qu'état primitif de notre pensée : lire texte l.12 à 16 ; CS : voir sur le texte. → les faits scientifiques comme "vérités

absolues" (confusion réalité-vérité, Cf. *infra*) – qui invalident donc nécessairement tous les savoirs antérieurs, de quelque ordre soient-ils.

➤ Contre sens et intention de communication

Ex.3 : Montaigne : "Nous sommes de grands fols : "Il a passé sa vie en oisiveté", disons-nous : "Je n'ai rien fait d'aujourd'hui". Quoi ! avez-vous pas vécu ? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations" (contexte absolument non ambigu). Compréhension correcte de l'intention de l'auteur : invitation au Carpe diem ; ainsi, la valeur d'acte du Quoi ! est bien perçue : il s'agit d'un reproche.

Mais l'objet de ce reproche a fait l'objet d'un contre-sens récurrent : l'auteur condamne l'oisiveté, le fait de "ne rien faire" étant assimilé à : "ne pas vivre".

Pourquoi ce contre sens est-il attendu, prédictible ? "vivre", jouir de la vie (sens du carpe diem) = avoir des activités – contexte publicitaire : "Profiter de la vie" = consommer. – les loisirs comme temps à occuper.

II.A.2. L'adaptation à l'environnement informationnel

Ce phénomène résulte de la prédominance d'un traitement heuristique (Chaiken, 1980) de l'information.

Processus automatiques [par opposition à : contrôlés] (d'après : Camus 1996, Yzerbit 1997) : involontaires, non intentionnels, non conscients, et n'affectent pas les ressources attentionnelles. Ce mode de traitement est en fait adapté à l'environnement informationnel quotidien (voir Camus 2003a) : exposition à un nombre très important d'informations, qui suppose une sélection rapide (zapping). (On a d'ailleurs décrit, dans le domaine de l'ergonomie, un "syndrome de débordement cognitif" (COS : cognitive overflow syndrome) : saturation, liée à l'excès d'attracteurs cognitifs)

Exemple prototypique de "densité informationnelle" : le message publicitaire (narrations complètes, en quelques secondes, avec notamment un nombre de plans/seconde très important ; et ce format aurait contaminé toute la production audiovisuelle, y compris le cinéma de long métrage (d'après Ramonet 2000) + durée moyenne d'exposition à la TV (donc à la pub) : plus de 3h30 ; cela peut-il être sans incidence sur le traitement cognitif ?

Donc : l'adaptation à l'environnement informationnel supposerait le recours massif aux scripts, schémas, etc... bref : à des processus automatiques de traitement de l'information. "Hermétisme" de la pensée à tout stimulus nécessitant de l'accommodation (au sens piagétien).

Conséquence dans notre rapport au sens : il est attribué automatiquement, produisant ainsi l'impression que le réel signifie par lui-même.

II.B. La pertinence de l'approche pragmatique du langage

Comme on l'a vu avec l'exemple 3, les inférences nécessaires à la compréhension de l'intention du locuteur sont correctement produites. Or l'intention du locuteur est précisément considérée comme dimension essentielle, voire fondamentale, de la signification langagière, dans l'approche pragmatique.

- Approche pragmatique : le langage n'est pas prioritairement fait pour "informer" mais pour communiquer. La "pertinence référentielle" n'intervient finalement que peu dans la compréhension et l'évaluation que nous faisons des discours. Impact des indices contextuels : caractéristiques de la source, par exemple. "Contrat de communication" : cadre qui pré-structure l'échange langagier ; défini en particulier par du "psycho-social" : normes, statuts, etc... - cadre socio-cognitif : ensemble d'implicites, qui déterminent la co-construction de la signification.

Les discours ne sauraient donc se réduire à du contenu informatif ; importance des enjeux identitaires ; de l'ajustement entre effets visés et effets produits sur l'allocutaire ; etc...

L'un des fondements de cette approche : Austin, "acte de langage" : énoncés constatifs, susceptibles d'être évalué en termes de vérité-fausseté, ne sont qu'un cas particulier / performatifs : réalisent un acte par le fait même de leur énonciation ; évaluation non pas sur critère de vérité-fausseté, mais sur leur réussite-échec.

- Cette approche, développée en psychologie sociale depuis 15-20 ans, s'avère pertinente – i.e. : rend bien compte de la construction de la signification langagière. (Notamment : le critère de vérité-fausseté n'est qu'accidentellement mobilisé pour appréhender la signification.)

- Lecture socio-historique : à relier à "idéologie de la communication" – croyance que bien communiquer, c'est bien informer. L'important c'est de "communiquer" (usage intransitif d'ailleurs récent), peu importe quoi. Rien ne permet d'exclure que la pertinence de la pragmatique soit conjoncturelle ; très pertinente pour rendre compte de ce qui se passe dans un débat politique télévisuel, probablement pas dans une disputatio au XI^e siècle. Du coup, la "normalité" de ce type de rapport au langage semble moins aller de soi. L'appréhension pragmatique d'un propos peut prendre appui sur un traitement heuristique – et c'est bien essentiellement, voire souvent exclusivement, sur ce mode là, que nous construisons la signification. Du coup, l'objet même de la communication devient accessoire (ce qui constitue l'enjeu, Ghiglione). La "pertinence référentielle" cesse d'être une dimension importante de la signification ; c'est-à-dire : le rapport entre les mots et les choses.

Donc : la pertinence de la pragmatique est peut-être symptomatique d'un certain rapport au réel.

III.A. Le rapport au réel

➤ L'objectivisme

- Dans l'épistémologie du sens commun :

Le sens commun est en grande partie structuré par une certaine représentation de ce qu'est un savoir valide – soit : une représentation sociale de la science, investie dans notre société d'une "autorité sans faille" (Moscovici & Hewstone, 1984:562sq.) Et cette représentation est objectiviste : "On fait [de l'information scientifique], non plus un pur produit de la connaissance du monde, mais un produit du monde lui-même" (*ibid.*). Bref, l'élaboration rationnelle de la connaissance y est exclue.

/ pensée magique : = "croyance en la "toute-puissance de la pensée" à donner une forme à la réalité des choses. La croyance qui fonde notre mentalité moderne et scientifique est tout simplement inverse. (...). Dans l'une, l'objet est défini comme un double de la pensée ; dans l'autre, c'est la pensée qui se définit comme un double de l'objet." (*ibid.*)

Objectivisme : rapport objectiviste au réel = connaître, c'est savoir ce que sont les choses ; exclut toute élaboration rationnelle du savoir.

représentation de ce qu'est "comprendre" : = "savoir", i.e. "disposer de l'information", plutôt que : raisonner ; le travail de constitution de la cohérence textuelle (aussi bien en production qu'en interprétation) semble ignoré, la cohérence semble pensée comme propriété de l'objet, indépendante du sujet.

- Statut de la preuve en sciences (et objectivisme réaliste, désinvestissement de l'exercice de la raison) : faiblesse des conceptualisations ; l'expé devient empirisme pur ; nombreuses recherches "expé" reposent sur des concepts du sens commun, pas même définis ; la "preuve par le fait" comme nécessaire et suffisante, tandis qu'aucun crédit n'est accordé à la preuve rationnelle – et signification usuelle de "rationnel" = "raisonnable" i.e. "réaliste", i.e. conforme à la réalité – rien à voir avec l'exercice de la raison. Expé comme empirisme pur (et non pas :

démarche hypothético-déductive) : une recherche sera perçue comme expérimentale si elle s'appuie sur des faits produits ; la mise en œuvre d'un "raisonnement expérimental" (Claude Bernard, 1865) n'entre pas en ligne de compte.

→ en fait : expé telle qu'elle apparaît à la fin du Moyen-Age : l'expé comme recette, née en partie de l'alchimie détachée de son ancrage mystique (qui lui donnait sens) et exotérisée, à visée technique, inscrite directement dans une finalité pratique (Roger Bacon, XIII^{es}.)

➤ Statut du sujet épistémique dans la pensée commune

- La raison est subjective :

Dans l'épistémologie commune (EIL), les constructions rationnelles ont le statut de produits de la subjectivité ; la pensée elle-même est affaire de "subjectivité", tandis que le fait, seul fondement possible de la validité de la connaissance, y est comme signifiant par lui-même.

Ex. (cours d'histoire des idées, psycho 1^o année ; à propos de l'épistémê moderne (confrontée aux épistémês antérieures) : "Aujourd'hui, les épistémês sont variables selon les individus et leurs convictions. En effet, les cadres de pensée, ce qui structure la personnalité, appartiennent aux individus eux-mêmes." Et très fréquent : "la manière de penser est différente d'un individu à l'autre", "L'homme se différencie de ses semblables par rapport à ses propres pensées"...)
Bref : la pensée elle-même est affaire de "subjectivité".

-La subjectivité est définie par de l'affect et de la personnalité : non valide en tant que connaissance car déterminées par de l'affectif. - Texte de John Locke : "identité" lue comme "personnalité" : → "pour l'auteur, tout a une âme" ; dans le texte : "cette identité qui fait la même plante..." (le chêne reste le même chêne tout au long de sa vie) → " On peut donc penser que la plante a une personnalité".

III.B. Matérialisme et transcendance

- Rapport moderne à la matière n'est-il pas comparable au rapport médiéval au spirituel ?

Notre rapport au spirituel : assimilé au religieux, au dogmatique (donc : aucune légitimité épistémique). Et toute critique du "matérialisme consumériste" est assimilée à une tentative de réhabilitation d'un dualisme. Or, l'idéologie libérale est dualiste : le vrai = la matière, le fait ; qui s'oppose à la croyance, à l'illusion (spirituel). On reconnaît là le néo-platonisme chrétien, avec simplement une inversion des valeurs. Le Salut, c'est l'accès à la consommation, valeur la plus fondamentale. "Idéologie consummative" comme orthodoxie (Ansart, 1977:181sq.), la consommation comme finalité de la production ; comme "obligation valorisante" (p.184).

D'ailleurs pour Dufour : rapport à l'objet comme fondement de la perversion. Culture qui promeut la perversion, en dotant l'objet d'un nouveau statut (marchandise). Incitation permanente à la jouissance, laquelle repose sur la possession matérielle.

Quant à la question de la transcendance, l'idéologie libérale en a-t-elle évacué toute forme ? Le Verbe incarné dans les choses demandait une exégèse ; sens donné, certes, mais qui devait néanmoins être décodé / le sens signifié automatiquement par les choses est totalement objectivé.

La transcendance donc est absente du monde physique en tant que monde naturel ; mais en est-il de même du monde physique artificiel ?

"Le danger n'est pas dans la multiplication des machines, mais dans le nombre sans cesse croissant d'hommes habitués, dès leur enfance, à ne désirer que ce que les machines peuvent donner.(...) Le danger est dans l'homme que cette civilisation s'efforce en ce moment de former." (Bernanos, écrit en 1944 – ed. 1999:253).

La machine "performante", dotée d' "intelligence" même, qui réalise ce que l'homme, limité, ne peut faire, et qui de plus est immortelle, n'est-elle pas investie d'une forme de

transcendance (Cf. la "honte prométhéenne" de l'homme devant la machine, décrite par Anders, *op.cit*:37sq.) ? Et, d'un autre point de vue : un être totalement déterminé de l'extérieur de lui-même est une machine ; or les travaux dans le domaine de la cognition sociale rendent compte non seulement des automatismes régissant nos conduites et notre pensée, mais aussi de l'illusoire de l'auto-détermination.

III.C. Le rapport à l'histoire

Perte de sens, pour l'individu, d'un quelconque universel humain, et dont rend compte l'idéologie relativiste. La société par exemple, est-elle conçue autrement que comme agrégat d'individualités ? Comment l'homme moderne situe-t-il sa propre place au sein de l'espèce, et quel rapport peut-il alors entretenir à l'histoire, à la transmission ? – donner sens à son appartenance humaine ; "surnature" (Cf. Deconchy, 2000) individuelle, plutôt qu'humaine - qui tient à l'individu, non à l'espèce ; individu devenu donc inapte à situer sa propre place dans l'histoire de l'espèce, individu sans paternité ni filiation. Rapport à l'histoire, au passé, à la transmission – et finalement : au temps, à la mort : semble s'organiser sur le mode du déni (thémata "archaïsme / modernité"), ce qui n'est pas sans évoquer certaines pathologies narcissiques.

Dufour : "L'Autre, c'est l'instance par quoi s'établit pour le sujet une antériorité fondatrice à partir de laquelle un ordre temporel est rendu possible (...)" (p.45)

Cf. rapport à la temporalité : il se manifeste dans la lecture commune de l'évolutionnisme, laquelle rejoint une conception anhistorique du monde : si le monde médiéval est un monde clos (dans l'espace et le temps), fini, le monde moderne est infini – y compris là où rationnellement il ne l'est pas (Cf. le "développement" comme "mythe typique du sociocentrisme occidental", Morin, 2002).

- Rapport au temps et à l'espace : considérablement modifié par la technologie (Cf. Mandosio) – la vitesse... "Adaptation" paraît non problématique, pour les moins vieux en tout cas ; mais l'adaptation exclut-elle la pathologie ?

Conclusion

- Statut de l'homme :

La connaissance légitime ("la science") ne peut justifier le statut spécifique de l'homme ; ne peut fonder une quelconque définition de l'humanité (et l'on sait qu'à chaque fois qu'une instance légitime a construit une telle définition, ce fut pour justifier des génocides, certes). En contexte relativiste, cela rend nécessaire, pour préserver cette spécificité, de l'instituer, de la proclamer ("idéologie des droits de l'homme"). Y compris à l'aide de comités d'éthique qui examinent le statut de l'embryon humain, etc.

La frontière qui n'existe plus ne se situe même plus entre l'homme et les autres animaux, mais entre l'organique et l'inorganique – spécificité du vivant ? manipulations génétiques, nanotechnologies...

En tout cas, nous ne croyons plus en l'existence des idées, de la conscience, de la raison, du libre-arbitre. L'exclusion de la métaphysique comme source de la modernité. Ces objets ont finalement perdu toute consistance ontologique. Il reste certes des mots pour désigner des valeurs ; mais aucun problème à évoquer les qualités morales, par ex., d'une personnalité publique, même quand celle-ci a été juridiquement reconnue coupable d'actes répréhensibles ; les actes en question, quant à eux, ne sont pas interrogés sous l'angle de leur valeur morale.

Les concepts de vrai et de faux, de bien et de mal, ne sont plus que des outils langagiers au service de stratégies discursives.

Tout se passe comme si nous avions appliqué le programme de la philosophie positive, en omettant sa finalité (sociale) – l'humanité comme idéal à atteindre ; et en oubliant que ce faisant, nous laissons sans réponse les questions métaphysiques, précisément.

L'humanité n'est pas une donnée de nature – elle ne procède pas de la nécessité. S'interroger sur ce qu'est en train de devenir l'humanité : question qui devrait préoccuper les SHS, au même titre que la question des transformations de la planète préoccupe les sciences physiques et de la vie. Et articulation à opérer entre les deux. Ainsi, réflexions d'Anders (op.cit.) en grande partie initiées par Hiroshima : le fait que l'homme dispose du pouvoir de tout détruire (fait qui n'a aucun précédent historique) est pressenti par Anders comme mettant en cause quelque chose de l'humanité.

Et effectivement, si je peux tout détruire, c'est que je ne suis pas créé, pas généré, que je ne fais pas partie d'un projet de sens, d'une parole, qui m'a précédé et fait être.

De manière générale, s'il n'y a plus de Grand Sujet, ni les moyens de s'en passer (autonomie), ni les moyens de le construire, que devient l'homme ? A-t-il seulement encore des motivations pour perpétuer l'espèce ? pour fabriquer et transmettre de la culture ? bref : pour construire l'humanité ?

Ces questions peuvent-elles être formulées dans un cadre scientifique ? Oui, pour peu que nous introduisons une lecture socio-historique. Ainsi, d'un point de vue socio-cognitif : à quoi ressemble l'exercice de la pensée ? i.e. : comment opère la construction du sens, de la cohérence ?

A mettre en rapport avec le développement des personnalité apathiques qu'évoquent Enriquez et Laroche (2002:73sq.), que nos sociétés encourageraient ; apathie comme "impossibilité d'être troublé" – sur le double plan affectif et cognitif : gens qui ne supportent plus "le trouble de la pensée".

Remise en cause des conditions de possibilité d'une posture rationnelle (Cf. Mandosio, 2000, e.p. 204). Il n'y a aucune nécessité naturelle à la pérennisation de la "raison".